

Femmes indiennes

Derrière le sourire les larmes

Dans ce pays gigantesque de 1 milliard d'habitants, elles vivent un paradoxe permanent : figures clés de la famille, parfois de la politique et des affaires, les femmes subissent aussi tortures morales et physiques, ségrégation, inféodation et humiliations. À l'occasion du film «*Matrubhoomi, un monde sans femmes*» et tandis que les productions de Bollywood font un tabac en France, notre reporter a enquêté sur cette situation contrastée et révoltante.

PAR MARIANA GRÉPINET

« Coup de foudre à Bollywood », un des derniers-nés du cinéma indien, se veut proche de la principale préoccupation de ses contemporains : le mariage.

Fin novembre 2004, à la rubrique faits divers du «*Deccan Herald*», un quotidien indien très sérieux, un entrefilet : «*Incapable de supporter le harcèlement quotidien de son mari pour une histoire de dot, Bhagyamma, une jeune femme de 23 ans, s'est tuée en se jetant dans la rivière Hemavathi avec son fils âgé de 7 mois.*» De plus en plus souvent, la presse indienne reprend ce type d'information pour alerter l'opinion sur cette réalité insupportable. De temps en temps, un article mentionne une condamnation dans un cas de «*dowry death*» (mort pour cause de dot). Chaque année, des milliers de femmes sont assassinées ou se suicident parce que leur dot se révèle insuffisamment rentable pour leur nouvelle famille. Loin de reculer, ce phénomène progresse, généralement dans l'impunité car ces meurtres bénéficient du

soutien tacite de la population, voire de la complicité de la police et de la clémence des juges. D'après Awag, une association féministe d'Ahmedabad, dans le seul État du Gujarat (50 millions d'habitants), en 2000, 5 600 femmes auraient trouvé la mort pour cette raison : 57% auraient été brûlées, 18% empoisonnées et 15% de ces décès auraient été maquillés en accidents.

«*O Dieu! je vous en supplie, je me prosterne à vos pieds, ne me donnez pas une fille lors de la prochaine naissance. Donnez-moi plutôt l'enfer.*» Lorsqu'elles sont enceintes, les femmes prient pour avoir un garçon. Accoucher d'une fille est un malheur. Une fille représente d'abord et avant tout une future dot à payer. Constituée de bijoux et d'argent, la dot est aussi devenue aujourd'hui le moyen le plus rapide d'accéder à des biens de

Elever une fille, c'est comme arroser le jardin de son voisin



AU TRAVAIL
Alors que les femmes occupent un rôle économique primordial, leurs activités sont rarement prises en compte par les recensements. Ici à Bombay, les dirigeants d'une entreprise de restauration collective célèbrent avec leurs employées l'ouverture d'un local.

consommation modernes comme la machine à laver, la télévision ou le scooter. Quand le salaire moyen en Inde est de 30 euros, réunir l'argent de la dot exige des années de travail : dès la naissance de l'enfant, les parents doivent commencer à économiser. « Elever une fille, c'est comme arroser le jardin de son voisin », énonce un dicton indien. « L'idée même de la dot est un peu contradictoire, rappelle Stéphanie Tawa Lama-Rewal, chargée de recherche au Centre d'études de l'Inde et de l'Asie du Sud. La fille doit amener des cadeaux à sa belle-famille alors qu'elle constitue déjà un capital puisqu'elle va s'occuper du ménage, de la cuisine et travailler pour elle, ce qui n'est pas négligeable dans une société agraire traditionnelle. » A l'origine, la dot vise à dédommager en argent et en bijoux les filles qui n'héritent pas du patrimoine foncier de leurs parents. Elle constitue également une sécurité économique pour la jeune mariée dont les bracelets et autres parures sont avant tout un placement qui pourra servir en cas de problème. Bien qu'abolie par la Constitution indienne en 1961, la dot reste une des principales raisons de la préférence pour le sexe masculin, préférence qui détermine la plupart des discriminations

dont sont victimes les femmes, de l'enfance à l'âge adulte. Contrairement à sa sœur, le garçon, lui, prendra soin de ses parents quand ils seront vieux. Une pratique ancienne veut également que le fils aîné soit le seul habilité à accomplir les rites nécessaires au père défunt. Sans fils, l'âme des anciens serait condamnée à errer sans fin.

Pour échapper au calvaire d'élever une fille, tout est possible. Premier pays au monde à légaliser l'IVG en 1971, l'Inde a retourné contre les femmes ce qui était censé leur permettre de se libérer et de mieux maîtriser leur destin. Les progrès de la médecine, notamment l'échographie, ont renforcé l'avortement de fœtus féminins ; chaque année, 5 millions de femmes se feraient avorter. Pourtant, depuis 1994, il est officiellement interdit aux médecins de révéler aux parents le sexe de leur futur enfant. Mais l'affaire étant lucrative et les praticiens ne risquant pas grand-chose, cette pratique s'est répandue jusque dans les villages les plus reculés où l'on transporte les infrastructures nécessaires à ces examens médicaux. « Payer 500 roupies [8,80 euros] aujourd'hui,

A L'ECOLE
Une enfant de 10 ans sur le chemin de l'école à Singapour, près de Calcutta.
A LA MAISON
La fillette reste le plus souvent avec sa mère qui, chargée de lui transmettre les vertus féminines de soumission, de docilité, d'effacement, participe malgré elle à la reproduction de la domination patriarcale.



POLITIQUE et vie de famille



Indira Gandhi, longtemps Première ministre.

Lorsqu'on évoque la place de la femme en Inde, deux images viennent à l'esprit : celle de l'Indienne soumise à sa belle-famille, et celle d'Indira Gandhi, à la tête de la plus grande démocratie du monde (de 1966 à 1977 et de 1980 à 1984). « Dans

ce pays bien plus qu'ailleurs, l'acceptabilité des femmes en politique est exceptionnelle, déclare Stéphanie Tawa Lama-Rewal, auteur en 2004 d'un ouvrage intitulé « Femmes et politique en Inde et au Népal » aux éd. Khar-tala. Pourtant, aujourd'hui, cinq femmes sont chefs d'Etats fédérés, quatre d'entre elles le sont des Etats les plus grands et les plus peuplés du pays et la cinquième dirige Delhi, Etat-capitale de 14 millions d'habitants bénéficiant d'une visibilité très forte. Ce sont également des femmes qui dirigent cinq des grands partis politiques indiens. « Alors qu'il existe en France ou aux Etats-Unis un plafond de verre qui empêche les femmes d'accéder aux positions les plus hautes, expose

la sociologue, en Inde, le poste de Premier ministre, très élevé dans la hiérarchie des fonctions politiques, a été occupé pendant seize ans par une femme, Indira Gandhi. » Les femmes n'ont pas à avoir, comme leurs consœurs occidentales, des compétences bien supérieures à celles exigées par un poste pour l'obtenir. Peut-être plus facilement encore que chez nous, elles ont accès aux plus

Stéphanie Tawa Lama-Rewal, sociologue.



hauts postes, que ce soit dans le secteur privé, dans l'administration publique ou en politique. A cela s'ajoute le fait que plus d'un million de femmes occupent des fonctions électives au niveau local, grâce aux quotas, instaurés depuis 1994 dans les conseils de village, les cantons et les districts et leur réservant un tiers des sièges. Le fait même qu'on discute d'une possible application de cette loi au niveau des Etats et de l'Union est également significatif, insiste Stéphanie Tawa Lama-Rewal. Pourtant, malgré les déclarations de Sonia Gandhi en faveur de ce projet de loi, rien n'a été entrepris concrètement pour le faire aboutir. « Il y a un décalage entre les déclarations et les actes, les hommes cherchent à



AU Foyer
Une fois le mariage hindou célébré (ici à Alibag, petite ville en bord de mer près de Bombay), la nouvelle épouse est celle de son mari, quel que soit son destin par la suite. Ce n'est que par cette union que la femme peut participer à la plupart des rituels et des manifestations religieuses. Ici, on devine autour de son cou le mangal sutra, littéralement le fil (sutra) du bonheur (mangal), collier de perles noires qui symbolise le statut de femme mariée, donc respectée.

c'est en économiser 50 000 demain», clamait une publicité pour l'échographie. Révolution technologique, l'échographie est devenue un instrument utilisé à des fins réactionnaires. Les infanticides de sexe féminin diminuent mais existent encore. Ils sont facilités par le fait que la plupart des femmes n'accouchent pas dans un hôpital car deux tiers des Indiens vivent dans des villages trop éloignés d'un centre de soins ou n'ont pas les moyens financiers de s'y rendre. Dans les régions rurales, les pratiques varient : elles vont de l'étouffement de l'enfant avec un oreiller aux décoctions d'herbes, en passant par le premier biberon aux baies amères provoquant une diarrhée mortelle au Tamil Nadu ou la noyade dans du lait bouillant au Gujarat.

Victime non seulement de discrimination, la petite fille l'est aussi de l'inégalité. Le peu d'argent que la famille peut dépenser pour les médicaments et le médecin, elle le réserve aux garçons, parce qu'il est plus important de les sauver que de protéger les filles. Et lorsqu'il n'y a pas assez à manger pour tout le monde, ce sont les hommes qui mangent d'abord. Elles sont aussi les premières à travailler. Tout cela explique pourquoi le taux de mortalité infantile des fillettes dépasse largement celui des garçons. S'il n'existe pas de chiffres précis regroupant les infanticides et le nombre de décès de nourrissons de sexe féminin, Amartya Sen, économiste et Prix Nobel indien, a inventé il y a quinze ans le concept de « femmes manquantes », correspondant au nombre de femmes qui devraient être en vie si le ratio par sexe avait été normal. En effet, alors qu'on compte, au niveau mondial, 950 filles pour 1 000 garçons, en Inde, la prépondérance masculine est autrement plus prononcée. En 2001, on y a recensé 158 millions d'enfants de moins de 6 ans, dont 927 filles pour 1 000 garçons. « Avec 860 pour 1 000, le Pendjab, un des États les plus riches de

l'Inde, détient le record en matière de différentiel filles-garçons », précise Stéphanie Tawa Lama-Rewal. D'après l'économiste allemand Stefan Klasen, qui a récemment estimé le nombre de femmes qui manquent à l'appel dans le monde, qu'elles aient disparu avant de naître ou après, on en dénombre pas moins de 100 millions dont 40 millions en Inde.

« Les conséquences de ces pratiques font peser une menace réelle sur l'équilibre démographique », alerte Manish Jhà, réalisateur, écrivain et metteur en scène. Dans son film « Matrubhoomi, un monde sans femmes », il part de cette réalité pour dresser le portrait ultraviolet d'un village indien presque uniquement composé d'hommes à cause de l'assassinat répété des petites filles. Depuis des années, aucune femme n'y a atteint l'âge du mariage, privant du même coup les hommes de relations sexuelles et de descendance. Lorsque Kalki, une jeune adolescente, est repérée, elle est aussitôt achetée par un père qui l'offre à ses cinq fils, assoiffés de sexe. « J'ai voulu montrer que le système sur lequel repose la société indienne est en train de se retourner contre elle », déclare Manish Jhà. Dans le film, comme cela commence à se pratiquer dans certaines régions indiennes, les hommes en âge de se marier, face à la pénurie de candidates, renoncent à la dot et vont même jusqu'à offrir un « prix de la fiancée ». D'après une étude anglaise, en Inde, les « branches nues », c'est-à-dire les hommes qui ne pourront fonder une famille, représenteront, en 2020, 28 millions de personnes. Et récemment, des chercheurs indiens ont constaté l'existence d'un lien extrêmement fort entre la surpopulation masculine et le nombre de crimes commis.

Commençant à prendre conscience du danger, le gouvernement indien a lancé des campagnes de publicité visant à montrer qu'une fille vaut autant, voire plus, qu'un garçon. « On voit des familles épanouies où la fille s'occupe des parents, des écolières et des femmes exerçant des métiers valorisants, précise Urvashi Butalia, fondatrice de la première maison d'édition féministe indienne, Kali for Women. Des noms célèbres sont utilisés pour prouver qu'une femme peut contribuer au prestige de la nation. » Pour cette militante, la condition féminine s'améliore progressivement « dans les domaines de la santé, de l'alimentation, de la loi et de l'accès aux emplois qualifiés ». Pourtant, si Air India est la compagnie qui a le plus de pilotes femmes au monde, dans ce pays, seules 54 % des femmes sont alphabétisées contre 75 % des hommes. « Même si les filles sont souvent meilleures à l'école, les familles investissent moins pour elles », insiste Stéphanie Tawa Lama-Rewal. « Il faut du temps car chaque avancée crée de nouveaux problèmes », ajoute Urvashi Butalia.

« Les statistiques donnent une image sombre de la place de la femme en Inde, regrette Stéphanie Tawa Lama-Rewal. La réalité est bien plus complexe. » Ainsi, le statut de la belle-fille s'améliore avec la naissance de son premier enfant, surtout si c'est un garçon. Elle est alors à son tour une mère, respectée à ce titre, et dispose de certains pouvoirs. La situation et la vie des femmes varient également beaucoup selon les castes, les catégories socio-professionnelles et les régions. Si dans le nord du pays, comme dans l'Uttar Pradesh, les femmes ont en moyenne cinq enfants et une espérance de vie limitée à 55 ans, dans le Sud, comme dans le petit État méridional du Kerala, ces données se rapprochent de celles de l'Occident. Les mères n'y ont pas plus de deux enfants et peuvent espérer vivre jusqu'à 74 ans. « Lorsqu'on découvre l'Inde, on voit des femmes modernes qui font du shopping, conduisent des voitures et s'imposent physiquement avec leurs saris ou leur salwar kamiz, le costume indien composé d'un pantalon bouffant et d'une tunique », décrit la sociologue, mariée à un Indien. Impressionnée par la beauté de ces femmes, elle considère qu'elles sont tout sauf passives : « Il faut les voir vitupérer au marché pour obtenir un rabais de 10 roupies ! »

protéger leurs sièges », explique-t-elle encore. Tout comme les élus locaux manifestent leur hostilité aux femmes en pratiquant la rétention d'informations. « Les femmes mettent donc plus de temps à connaître les rouages du monde politique. De plus, les négociations se font souvent dans les hôtels ou les bars, lieux où les femmes sont très mal vues. » Et si les élues locales sont nombreuses, elles hésitent à se présenter en avocates de leurs propres intérêts. Par contre, elles agissent beaucoup à titre ponctuel et individuel. « Lorsqu'une femme vient les voir et leur raconte qu'elle s'est fait violer ou battre par son mari, elles l'accompagnent au bureau de police ou dans les associations de droits



Indira Gandhi au côté de Sonia, sa belle-fille des femmes. » Très concrètement, les élues se trouvent aussi face à des décisions pratiques comme choisir entre la construction d'une route et celle d'une école. Autant de choix déterminants pour l'avenir de leurs filles. M. G.

MANISH JHA

son film est un cri de colère



Paris Match. Dans votre film, vous racontez l'histoire d'un village privé de femmes en âge de se marier. De pareilles situations existent-elles réellement en Inde ?

Manish Jha. Je me suis inspiré d'un article que j'avais lu. Je n'exagère donc pas tant que ça. On trouve des villages comme celui-là dans le Gujarat, par exemple. Il y est parfois si problématique de trouver une épouse que les familles passent outre les barrières de castes et de revenus. Elles peuvent même aller chercher des femmes dans les pays voisins.

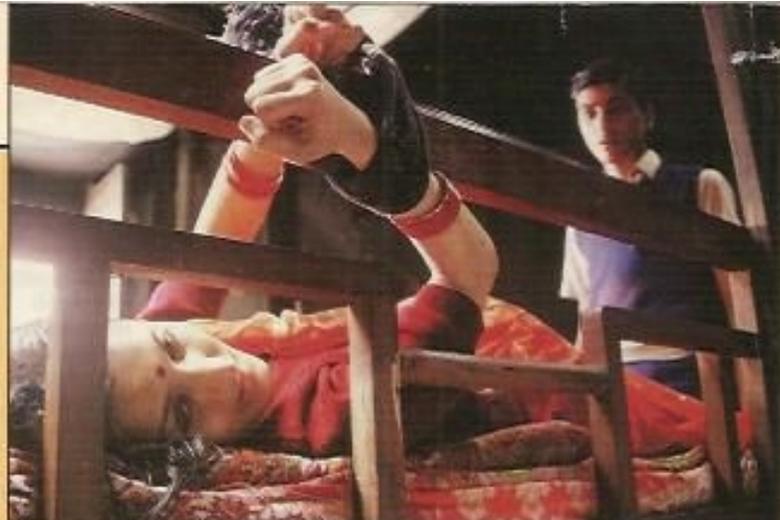
P.M. Y a-t-il un événement en particulier qui vous a fait prendre conscience de la gravité de la condition féminine en Inde ?

M.J. Il y aurait tant à dire... C'est au quotidien que les femmes souffrent. Certaines images m'ont marqué à ja-

mais. Je devais avoir 6 ou 7 ans et je vivais dans un petit village. J'ai jamais beaucoup vu de nos voisines, une très belle femme. Un matin, à mon réveil, j'entends des cris et je vois des gens hurler, complètement paniqués. Je découvre alors une vision d'horreur, celle de cette belle voisine allongée presque nue dans la rue, ses vêtements entièrement brûlés. Elle souffrait atrocement et ne pouvait plus parler. Mais elle trouvait la force de répéter tout bas : "Mon mari ne m'a pas brûlée, mon mari ne m'a pas brûlée..." Même à ce moment, elle ne pensait qu'à une chose : sauver son époux. A la maison, le soir, tout le monde discutait de la manière dont elle allait se réincarner dans ses vies futures. Personne n'évoquait les tensions avec sa belle-famille autour de sa dot, tout ce qui s'était passé pour qu'on en arrive à une telle situation. Il est difficile d'oublier ces choses-là. Si on regarde les chiffres, les "dowry death" ont diminué mais pas le harcèlement moral. Ça, la presse n'en parle pas. Pourtant, cette forme de torture est aussi forte que la violence physique.

P.M. Les films de Bollywood ont énormément de succès en France. Que pensez-vous de l'image de la femme qu'ils véhiculent ?

M.J. Ce sont des films traditionnels dans le sens où l'intrigue tourne autour d'un mariage et où les femmes sont présentées comme de bonnes épouses, soumises à leur mari et ne travaillant pas. Or, le ci-



néma joue un rôle important dans notre société. Pour la plupart des gens, il est la seule source de distraction. Les Indiens sont très influencés par ce qu'ils voient. Cela dit, par certains aspects, "Matrubhoomi" est aussi très "Bollywood". Pour le rendre accessible au plus grand nombre, j'y ai mis beaucoup d'humour, de la musique et des saris colorés. Un mannequin interprète le rôle principal. En Inde, un film sans musique et sans danse n'est pas considéré comme un vrai film. Et puis, je n'ai pas suivi les cours d'une école de cinéma... J'ai appris mon métier en fréquentant les salles, ça compte aussi.

P.M. Le film commence sur la naissance d'une petite fille, noyée dans du lait, et se ferme sur la naissance d'une autre fillette...

M.J. Beaucoup de gens ont vu cette fin comme pessimiste. Pour eux, l'histoire se serait bien terminée si le jeune frère dont Kalki s'était éprise était revenu pour l'épouser. Je ne voulais pas de ça. La dernière scène, en fermant le cercle ouvert par la première naissance, pose une question au spectateur : "Est-ce que vous voulez qu'on continue comme ça ?" Elle est censée le faire réfléchir sur le monde que nous avons envie de construire.

P.M. Votre film est-il féministe ?

M.J. Non, c'est un cri de colère. Mon métier, c'est avant tout de raconter des histoires. Conscient d'un certain nombre de réalités, j'ai eu envie d'utiliser le cinéma, média très puissant, pour faire passer des idées. Il est important de montrer la frustration sexuelle qui existe derrière l'image très lisse et très propre que nous avons de la société indienne.

P.M. Que signifie le terme "Matrubhoomi" ?

M.J. "Mère patrie". Le titre du film souligne un paradoxe : les Indiens sont fiers de leur pays, de cette mère nourricière, et vénèrent de nombreuses déesses alors qu'ils ne traitent pas les femmes comme des êtres humains à part entière. Je crois que le seul fait de parler de cette situation peut faire avancer les choses. Mais on n'aime jamais affronter la réalité dans ses aspects les plus noirs. J'ai reçu des critiques et même des menaces de mort pour avoir réalisé ce film. ● M.G. www.lesinrocks.com

« Matrubhoomi, un monde sans femmes » montre à l'écran la domination des hommes sur la femme.

AU FRONT !

Les Indiennes sont particulièrement combattives. Ici, ce sont des femmes appartenant à des populations autochtones qui, à l'occasion du Forum social mondial à Bombay en 2004, s'étaient fortement mobilisées pour défendre la préservation des ressources naturelles dont dépend leur avenir.

Si le mariage arrangé peut choquer les Occidentaux, en Inde, l'amour est censé naître du mariage dont le but principal est d'assurer la continuité de la famille. Dans une société où la Sécurité sociale n'existe pas, elle joue un rôle de protection contre tous les aléas de la vie. « Un jour, une grande intellectuelle m'a dit que l'Occident avait un problème par rapport aux femmes car nous n'avions rien dans nos mythes pour penser la complémentarité entre les sexes. En Inde, le dieu Shiva est composé de deux parties et ce n'est qu'avec son côté féminin qu'il devient puissant », confie Marie-Claudette Kirpalani, coauteure avec Maya Guburdhun-Jani d'« Indiennes en mouvements », un livre d'entretiens



avec des femmes qui ont réussi à s'imposer dans le domaine politique, culturel ou économique. Même les familles les plus cultivées reproduisent les situations inégalitaires, comme en témoigne, à Marie-Claudette Kirpalani, l'ancienne ministre de la Condition féminine, de l'Enfance, de la Jeunesse et des Sports du gouvernement indien, Margaret Alva, dont le père était juriste. « Lorsque j'étais enceinte de mon deuxième enfant, après avoir eu un fils, j'ai fait des prières pour que ce soit une fille. Ma mère était choquée : "Ne sois pas stupide, on ne prie jamais pour une fille, elles sont déjà bien assez nombreuses comme ça ! Les filles, ça naît, c'est tout..." La plupart de nos problèmes sociaux ont leur origine dans la mentalité des femmes. Ce sont la belle-mère, la mère ou la grand-mère qui transmettent ces attitudes aux jeunes générations », regrette-t-elle. Seule solution pour véritablement améliorer la situation : l'éducation. Le Mahatma Gandhi aimait répéter qu'éduquer une femme revient à éduquer une famille, on peut ajouter qu'éduquer une femme revient à éduquer la nation entière. ●

MARIANA GRÉPINET - PHOTOGRAPHIES ET COMMENTAIRES

ALEXANDRA QUIEN, ANTHROPOLOGUE INDIANISÉE